

# **L'articulation « global-local » comme moyen d'éclairage vis-à-vis de la crise à travers une pensée complexe**

Hasina Rambinimanana (doctorante, sociologie, Université d'Antananarivo, Madagascar)

## **Résumé**

Maintenant que la crise tend à se révéler d'autant plus comme le propre de la mondialisation, tout en gardant ses symptômes marquants localisés, chercheurs et acteurs de différents niveaux, bref tous les protagonistes de la dynamique du cogito, doivent trouver, élaborer et établir les meilleurs regards et langages du moins adaptés afin de mener les réflexions sur le bon pas. Ce présent texte, voulant réfléchir sur la question de comment les acteurs appréhendent la crise, tente justement d'analyser la manière de comprendre la dynamique de la crise à travers l'articulation entre le global et le local. Animé par une même pulsion intellectuelle amorcée par le philosophe résistant, Edgar Morin, nous sommes ici amenés à repenser la crise dans un ordre épistémologique, à redéfinir sa spatialité et à repenser la place des acteurs et parties prenantes.

## **Abstract**

Now, as the crisis is going to be revealed as the proper of globalization despite it preserve its localized mark; researchers and actors from different area have to find and elaborate more adapted discourse and reflexions. This article wants to contribute to the discussion about how actors apprehend the crisis. In this way, we seek to do analysis of articulation between « Global » and « Local » in order to understand the crisis 'dynamic. As we were involved by the same intellectual impulse primed by Resistant philosopher Edgar Morin, we are going now to re-think about crisis in epistemological order, to redefine its spatiality and each actor's place in that way.

## **Introduction**

La crise est maintenant un sujet qui se présente davantage comme le propre de la mondialisation. Or, tous les acteurs qui se trouvent concernés, voire même touchés, de près ou de loin par elle, vont devoir l'appréhender de manière située, localisée. Les questions que nous sommes en train de nous poser demeurent : Quelle réflexion doit être menée dans le sens de repenser la spatialité de la crise et la place de chaque acteur et de chaque penseur devant cette situation ? Allons-nous devoir chercher la manière de repenser cette notion de la crise même ? Sommes-nous sur le point de réexaminer un positionnement épistémologique plus adapté, ou encore même une armature théorico-méthodologique plus étoffée pour faire avancer les débats et réflexions, du moins académiques, devant ce thème de crise ? L'objectif établi à travers ce texte est de contribuer à mettre davantage d'éclairage parmi l'entrelacement du concept de la crise et de la mondialisation et de chercher à soulever l'intérêt de ce mariage conceptuel.

Afin de mener à bien notre réflexion allant dans le sens de l'atteinte de l'objectif cité dessus, j'exposerai ici deux postulats majeurs d'où prennent racine les discussions qui peuvent naître dans le cadre de cette contribution. Le premier postulat consiste à considérer la crise désormais

telle que la partie intégrante d'une approche scientifique ; et le second s'agit d'un mariage entre cette approche et les caractéristiques du phénomène global pour arriver à une lecture plus probante du contexte actuel auquel nous faisons face et voulons entendre par crise en tant que phénomène. Dans la dernière partie, nous discuterons sur la manière dont l'articulation « global-local », véritable incarnation d'une lecture complexe à la morinnienne implique sur la manière dont chaque acteur fait face à la réalité actuelle.

### **De l'approche critique**

D'emblée, par souci de manier avec prudence ce vocable de crise et la rhétorique qui peut s'en rapporter, je vais devoir à mon tour bien faire la part des choses sur ce à quoi je fais justement allusion en faisant usage de ce terme dans ce texte. Comme MORIN (1987) l'a déjà bien remarqué, la « crise » risque d'être brouillée et ne devenir qu'un terme « vide de sens » à force d'être évoquée dans différents domaines, en différents moments et à différentes situations. Pour lui, en vue de dépasser ceci la bonne piste à creuser se trouve du côté épistémologique. Plus proprement dit, cet auteur voudrait bien que la crise ne soit plus simplement comprise comme le mal à soigner, ni le trouble à évincer, ni l'obstacle à écarter devant le bonheur du monde. Elle devrait être plutôt la mise en application du principe de complexité et d'incertitude que toutes tentatives de réflexion à l'égard de notre ère actuelle doivent faire siennes, notre temps est déjà un temps de l'incertitude ; il faudrait accepter cela pour pouvoir voir le monde d'un bon œil se référant à la crise ; « partir de la crise et retomber sur la crise elle-même », si cela peut bien être la formule qui résumerait sa thèse, et passant je suis ici bien en train à suivre cette voie empruntée par Edgar Morin. Mais, en partant du concept de crise comme point de départ épistémologique de réflexion au nom de la complexité et de l'incertitude, reste-t-il que nous ne pouvons-nous empêcher de nous interroger : que devrait donc être plus exactement le contenu du discours qui en découle ? Quelle démarche devra être suivie ?

### **La nature de la démarche et du discours en sciences sociales selon l'approche par la crise**

Ainsi, une fois que la crise est comprise dans ce sens-là, toute entreprise scientifique qui fait référence à ce terme, doit se montrer davantage telle qu'une science ouverte ; et le chercheur qui s'y atèle devra s'attendre à emprunter une démarche spirale. Puisqu'il va falloir intégrer la crise au sein du langage scientifique, en l'occurrence des sciences sociales, tant au niveau des outils d'observation et d'analyse, qu'au niveau même de l'objet d'étude traité, tous ce qui veulent entreprendre en ce sens devraient, à suivre les lignes d'idée de Morin, selon le principe de la complexité, de l'incertitude, savoir trouver parfois autres choses que ce qu'ils allaient chercher initialement, qu'on peut bien aussi appeler, sous un vocable très réputé, « serendipity ». Les temps des études réductrices, simplifiant, simplifiées se trouvent révolus ; place maintenant aux temps des théories complexes, de la méthodologie complexe, bref à une science complexe, qui cherche à s'approprier de la crise dans l'intérêt des connaissances produites au lieu de l'exclure par peur de ne plus trouver le langage approprié au contexte. C'est ce qu'on veut entendre par sciences ouvertes. Cette idée d'ouverture des sciences, en l'occurrence des sciences sociales, suppose aussi une profonde remise en question du cloisonnement des spécialités. Adopter une approche par la crise de la réalité sera moins difficile à condition que les frontières interdisciplinaires soient plus ou moins perméables. Mais que pourrait impliquer donc cette porosité au niveau de la compartimentation des spécialités et des branches d'études ? En principe, cela peut consister à cesser tout simplement toute forme de revendications exclusives de la part des spécialistes de s'approprier certains champs d'études, certaines théories, certains concepts ou bien même certaines méthodes et techniques. Il va falloir maintenant rendre possible la circulation des pensées, des concepts et des discours

pour permettre à chacun des chercheurs de se munir d'un regard triangulé et croisé et de ne pas être facilement à court de mots afin de mieux cerner les grandes questions qui taraudent à l'ère actuelle.

Nous évoquons ici une démarche spirale dans le sens où nous voulons bien admettre que l'intérêt d'une découverte scientifique, au lieu de reposer sur un protocole de recherche trop bien préétabli en vue de résultat prévu, voire prédit, en suivant des étapes de recherche linéaire, se trouve là où la complexité du réel a permis au chercheur de dépasser la crise d'une position épistémologique plus adapté à ce contexte de recherche houleux. D'ailleurs, Morin a bien mis en évidence dans son analyse sur la crise la place centrale et charnière de l'antagonisme. Pour être plus claire sur ce point, traiter de la crise ne peut pas forcément signifier laminer les antagonismes qui pourrait être jugés comme mettant en cause la stabilité du système pour retourner à l'ordre initialement établi, mais parfois il est question de les traiter même en s'efforçant de voir à quel niveau ils se situent et quel rôle ils peuvent jouer par rapport au système même. Opérer dans ce sens nécessite parfois de changer de paradigme pour dépasser une des limites de la démarche classique qui n'intègre pas ce genre de complexité ; une raison de plus pour prendre le concept même de crise comme partie intégrante de l'approche de recherche.

Après avoir élevé ainsi la crise sur une dimension plus épistémologique, nous nous efforcerons maintenant de procéder à un mariage conceptuel de celle-ci avec la mondialisation. Nos efforts consistent ici à faire en sorte que cette thématique de crise soit davantage opérationnelle dans le domaine de la recherche scientifique et de la circulation des idées et réflexions sur le plan académique en l'occurrence des sciences sociales en l'espèce de la sociologie. Ce qui nous permet d'évoquer le deuxième postulat d'où partent les réflexions et les discussions qui se concoctent à travers cette présente contribution qui s'agit de contribuer à repenser la spatialité de la crise.

### **La pertinence de la dualité global/local par rapport au thématique de l'approche par la crise d'après une pensée complexe**

Le premier postulat nous est d'une certaine aide en palliant la limite de l'approche scientifique classique qui intègre mal l'idée de l'incertitude et de complexité que porte le sujet de la crise ; ce second postulat va nous faire avancer encore plus loin dans l'appréciation de cette notion de crise en faisant marier celle-ci avec le phénomène global qui englobe un aspect tout aussi complexe qu'est la dualité local/global. Cette dernière initiative, nous en trouvons la racine dans le fait même que la complexité revêtue par la crise à notre ère a fait ressentir, en l'occurrence au sein du domaine des sciences sociales (hormis la science économique), sinon de la sociologie, le manque d'emprise de celles-ci sur la réalité observable désignée par ce terme même de crise. Michel WIEWIORKA (2009) fait partie de ses penseurs qui ont déjà signaler cette distanciation des sciences sociales, surtout de la sociologie, à l'égard de la crise comme sujet d'étude en remarquant un retard de l'apparition, sinon l'absence, de travaux sociologiques qui se focalisent de manière pertinente au sujet de la crise. Pour remédier à cette situation, il se propose lui aussi de passer à un renouvellement d'approche (là où il rejoint un peu en quelque sorte les initiatives d'Edgar MORIN).

Pourtant, quant à ce premier, il a préféré ne pas creuser du côté de l'appréhension de la crise sur le plan épistémologique, mais plutôt d'aller chercher du côté de l'appréciation de la crise au niveau de sa spatialité. Pour avoir un meilleur positionnement scientifique dans la noble volonté de produire des analyses et des discours scientifiques plus intéressants et dynamiques

à ce sujet, il peut s'avérer opportun, sur le plan académique surtout, de repenser désormais la crise en terme de la dualité local/global, ou bien, autrement dit, à travers l'imbrication de ses deux dimensions à prendre en compte. Actuellement, les faits ont tendance à se présenter sous nos yeux de manière, à la fois, globalement situés et, inversement, localement globalisés. Ce genre de jeu de mots, peut très vite nous faire perdre dans un paradoxe d'échelle d'appréhension ; puisque sur le plan physique il est difficile de rapprocher ces deux aspects que peut avoir un phénomène, ou bien encore de ces faits systématiquement incongrus et apparemment troublant que nous avons le réflexe d'appeler situation de crise. Cependant, pour être plus claire et plus précis dans cette approche-ci, nous pourrions, tout juste comprendre que ceux qui se passent ailleurs peut nous affecter localement et ceux se passent à un niveau local peut bel et bien prendre une propension globale ; et tous ceux-ci ont tendance à se faire à une vitesse impressionnante et en un temps records. La pandémie de COVID peut en être une parfaite illustration. On peut très bien entendre par là la manifestation incontestable de la mondialisation. Celle-ci, montrée au départ de manière à être le propre d'une initiative souvent économique et socioculturelle, parfois même politique, marquée et voire signée de l'occident. Ce dernier point évoqué est l'une des arguments forts des critiques qui peuvent aller à son contre. La mondialisation se présente maintenant tel qu'un phénomène qui se fait sentir et ressentir, et ce de manière progressive. Face à cela, nous pouvons bien nous demander qu'est-ce qui a pu donner à celle-là le pouvoir de compresser le temps et l'espace. Au premier rang, il est à citer la fulgurante révolution de la technologie télé-communicationnelle et médiatique. Au second rang peut se mettre l'essor de l'économie libérale et capitaliste. Tous ceux-ci ne vont pas sans affecter en quelque sorte les sciences sociales dans leurs manières de saisir les objets d'étude qui se construisent en ce genre de contexte, à savoir, par exemple, la thématique en notre présence, à savoir la crise. Or, pour que nous puissions faire joindre la mondialisation à ce sujet de la crise même, nous pouvons encore creuser un peu plus loin dans les aspects qui caractérisent foncièrement la mondialisation à savoir l'interchangeabilité et l'interdépendance. La première peut s'expliquer par le fait que la mondialisation a rendu possible la création et l'extension spectaculaire du monde virtuel au point de faire en sorte qu'une personne peut être présente à tout moment dans différents lieux par le biais de navigation internet par exemple, ou encore par la médiatisation des actualités internationales. Dû à cet effet d'écho que produit la vie globalisée, rien ni personne ne peut plus se trouver isolé des choses qui peuvent se passer dans divers coins de la planète ; c'est là qu'il devient possible de parler d'interdépendance. Nous avons vu, par exemple, au temps de la pandémie de COVID, comment les médias et réseaux sociaux ont rendu le niveau d'alerte très rapidement, sinon instantanément, planétaire sachant que plusieurs pays d'Afrique étaient encore statistiquement peu concernés. Ce qui justifie que dans la dualité local/global, il faut à présent regarder au-delà d'un simple découpage spatial, mais plutôt une véritable dynamique qui s'engrène s'avérant intéressant sur le plan académique.

Dans ce cas, nombre de réflexions évoquent la déterritorialisation, voire avec une formule plus extrême l'effacement de la géographie. Pourtant, ici nous ne creuserons pas de ce côté du débat sur la mondialisation. Nous nous contentons ici d'admettre que les faits observables à nos yeux ont dernièrement tendance à être apprécié dans un aspect à la fois plus situé et plus globalisé. Pour aller plus loin dans cette réflexion, d'autres analyses ont aussi soulevé que cette dynamique entre local et global provoquée par le contexte mondialisé peut ne pas être vue exclusivement selon une échelle spatiale. Elle peut être aussi saisie sous un autre point de vue qui consiste à comprendre davantage le local comme ce qui est plus intime vis-à-vis de l'acteur qui expérimente les faits, en l'occurrence dans la situation de crise (Dimitrov, 2005). Autrement dit, par local, on peut de même entendre le monde conçu à travers la subjectivité d'un acteur, tandis que le global peut être entendu comme le monde qui se présente objectivement à lui. Si

nous tentons d'appliquer ce raisonnement dans l'appréhension de la crise, puisque la crise, selon une épistémologie complexe, en office d'une démarche ouverte et spirale, est une affaire d'antagonisme ainsi que de ses dimensions, suivant les réflexions de Morin, il peut être donc possible d'entreprendre, dans un premier temps, à étudier comment se structurent lesdits antagonismes dans l'organisation objective de la vie sociale dans un premier temps ; quel rôle ils jouent par rapport à la dynamique systémique et l'homéostasie sociale. Dans un second temps, il est tout aussi donc intéressant de savoir comment les acteurs et parties prenantes conçoivent subjectivement ces antagonismes même ainsi que leur imbrication ; comment ils donnent sens à ce complexe antagonique enveloppé dans la situation dite de crise ou bien en crise.

Cette articulation entre local et global peut s'avérer opportun dans la mesure où, vis-à-vis des événements perturbateurs ou des temps de trouble, comme la pandémie de COVID, à part le fait d'analyser ses origines et ses bilans techniques sur le plan systématiquement objectif à une échelle géographiquement globale, il est tout aussi intéressant de voir ses implications intimes et symboliques sur un plan subjectivement local à l'égard des acteurs sociaux surtout les individus-sujets.

### **Implication de la dualité complexe global-local sur la confrontation de l'individu-acteur au monde présent**

Il existe deux points auxquels la présente partie veut attirer notre attention. Le premier consiste en la réflexion sur la manière dont l'individu va percevoir cette nouvelle dynamique de la dualité local/global et dont il va s'identifier par rapport au monde configuré selon cette dite dynamique. Le second point à partir duquel une autre piste de réflexion va pouvoir se tracer concerne la façon selon laquelle les choix et les prises de décision pourront se faire.

### **Individu-acteur face au monde présent**

Auparavant, nous avons déjà remarqué que le rapport entre le local et le global peut être vu comme le rapport entre la dimension subjective et objective de l'appréhension par le sujet-acteur du monde qui l'entoure. Il est aussi révélé précédemment l'effritement progressif sous certaines conditions de la séparation entre l'espace physique local et global. Pour se remettre dans le fil de la discussion qui va suivre, il serait plus opportun de réitérer brièvement dans quelle mesure le phénomène de mondialisation amplifié surtout par l'économie libérale de marché, la révolution de la technologie de l'information et de la communication et l'apparition de nouveaux mouvements sociaux nourris par des idéologies à caractère tendanciellement universaliste, pour ne citer que ces faits, a fait en sorte que personne ne peut plus rester isolée des courants d'événement qui secouent la société-monde ; et que dans ce cas, le niveau communautaire restreint ne pourra plus être préservé de nombre de mouvements globalisants. Cela ne va pas sans provoquer des questionnements sur le mode de perception de l'individu de la réalité sociale actuelle transformée par et imprégnée de nombreuses manifestations globales sinon globalisantes. Certains chercheurs ont par exemple réfléchi à ce point en se concentrant sur la façon dont les habitants d'une localité touristique mondialement réputée ménagent entre la représentation pour soi et l'image pour autrui de leur ville (Cuturello et Rinaudo, 2002). Le nouveau marketing touristique et même culturel mis en place par les entrepreneurs de ce secteur doit désormais prendre en considération la correspondance aux attentes d'une clientèle d'envergure multinationale. Attirer des touristes venant des quatre coins de la planète impose donc de rechercher un dénominateur commun aux différentes images et couvertures du site bref aux diverses façons de présenter la ville au monde. Il est à admettre dans la présente

réflexion que les choses, que ce soit au niveau des pratiques sociales ou au niveau du milieu physique où l'homme évolue et les objets qui subissent ses actions, ne demeurent plus les mêmes dès qu'elles ont été prises en confrontation à la logique globalisante. Nous assistons de plus en plus maintenant à l'essor des firmes multinationales, véritable expression de la mondialisation. Si nous prenons, à titre d'illustration, des chaînes mondiales de fast-food telles que KFC. Ces dernières suscitent non seulement de rendre planétaire certains produits alimentaires, mais impliquent de plus une réappropriation des modes de nutrition, voire une réappropriation locale de la gastronomie « fast-food ». Ce type de scénario nous montre suffisamment à quel point le global peut être très efficace dans sa façon « d'envahir » la cour restreinte de l'intimité en modelant, ou du moins en influant considérablement sur les différentes possibilités offertes devant les consommateurs locaux pour les goûts et les préférences alimentaires. Ce phénomène est davantage rendu problématique par rapport à l'enjeu de l'authenticité à partir du moment où celle-ci est mise au centre de la question.

L'individu se positionne à présent constamment dans une situation où il devra retrouver l'élément qui le rattache intimement à la chose locale qui est sous l'effet du courant globalisant. Deux éventualités se présentent quant aux réactions possibles que peuvent avoir un sujet-acteur face à l'amalgame provoqué par l'interpénétration entre la globalisation et le niveau local. D'une part, les transformations des pratiques et des perceptions du monde chez l'individu insufflées par le courant globalisant peuvent lui être les bienvenues ; dans ce premier cas, si nous recourons à un langage plus ou moins extrême, l'individu en question a bien pu opérer une table-rase de ces anciens habitus culturels et symboliques, pour reprendre un terme cher à la réflexion bourdieusienne, qui ont pris forme suite à des exercices exclusivement localisés ; autrement dit, à travers les actes communautaires. Place donc maintenant, dans cette première situation, à l'acceptation totale de la réalité entièrement globalisée. Certains individus, d'autre part, peuvent se sentir perdus dans cette situation où la globalisation a pu s'incruster dans des parties qu'ils ont toujours jugées intimes de leur vie, leur bulle personnelle inviolable. Pendant longtemps, ils ont cru que le local, c'est-à-dire ce qui peut constituer la dimension subjective de leur rapport au monde, a été forgé pour être plus ou moins figé ; et peut se concevoir comme une sorte de matrice qui peut se servir de point d'ancrage pour leur esprit afin de reconnaître le monde et de se reconnaître à l'intérieur de celui-ci. L'effritement de la géographie a en quelque sorte et de temps à autres risqué de produire, chez cette seconde catégorie d'individus suivant leur réaction par rapport au courant globalisants, un hiatus entre leur matrice de reconnaissance du monde et leur perception actuelle des faits globalisés. C'est pourquoi en ce moment des vagues de particularisme ou bien de « localisme » resurgissent pour prôner la valeur de l'authenticité (Cuturellon et Rinaudo, op.cit). Pour certaines personnes, plus précisément, qui présentent la deuxième figure de réaction face à la vie globalisée, il y aurait toujours forcément cet élément, infime soit-il, qui doit rester identique à soi, fidèle à son paternel original, afin d'éviter les pertes symboliques des objets et des idées liées aux actions humaines vis-à-vis de sa conscience.

Cependant, derrière ce problème d'authenticité se cache un grand débat théorique sur le concept d'identité. Nombre de chercheurs ont déjà fait des réflexions de portée déterminante sur ce concept d'identité. Dans ce débat, deux conceptions antagoniques de l'identité entrent en collision (Dubar, 2000). Sans aller trop loin dans ce débat, d'autant plus que le centre d'intérêt du présent article en est tout autre, il peut certes s'avérer opportun de faire mention de cet antagonisme philosophique concernant l'approche par rapport au terme d'identité. Cette dernière-ci reste tiraillée entre la vision essentialiste et existentialiste du monde et des idées. Allons donc voir d'une manière un peu plus consistante comment se manifeste cette opposition de principes philosophique qui guident l'observation et la réflexion sur le réel. La première

vision du monde considère davantage qu'à l'intérieur des choses, réside une essence qui leur permettrait de se distinguer et de se faire reconnaître parmi tous les existants. En réorientant donc cette vision à l'endroit de la notion d'identité, dans une posture essentialiste, celle-ci peut être vue comme un tout compact dans le substrat de la personnalité par lequel l'individu sera aisément reconnaissable et servira donc tant à lui-même qu'à son entourage de point de repère. Dans ce sens-là, l'identité, considérablement façonnée de l'extérieur, est une propriété davantage immuable surtout dans le temps, à mettre en évidence et bien sûr capable de se perdre. Ainsi, dans cette posture, ce qui constitue de plus problématique concernant le sujet de l'identité s'agit de cette perte. Une grande importance reste en ce sens accordée au poids du passé et des héritages ancestraux. L'alerte devant la perte pourrait virer inéluctablement au rouge face à l'amalgame factuel entre le global et le local pour les personnes ou les communautés gagnées par cette vision essentialiste de l'identité. Si nous revenons alors sur l'exemple du Fast-food, l'identité-essence qui devrait être apercevable à travers les plats et les recettes typiques ou légendaires d'une région peut se trouver menacée par cette prolifération mondialisée de certains types d'aliment tels les Burgers. Le risque de ce genre de positionnement réside dans le fait qu'il amène illico à une sorte de renfermement sur soi, ou de repli sur soi. Il devient du coup très difficile d'installer le dialogue entre l'égo et l'autre ; l'ici et l'ailleurs, ou encore le dedans et le dehors. La nouvelle dynamique de la spatialité des phénomènes et des concepts constatés dans cette logique de la globalisation peut signifier souffrance, ou du moins mal-être identitaire pour les sociétés, sinon les communautés, à penchant anthropologique.

En revanche, une autre vision plus existentialiste à l'égard de la notion d'identité considère que celle-ci est plutôt un construit susceptible de subir des évolutions à travers le temps. Les différents contextes, et bref l'Histoire, y est vraiment pour quelque chose en parlant de cette évolution identitaire. L'identité est donc ici le fruit d'une constante interaction entre l'individu ou le groupe et le milieu, que ce soit social ou physique, dans lequel il vit. C'est à travers cette seconde vision de la notion d'identité qu'on se permet souvent de parler de processus d'identification. Ce rapport d'interaction peut s'entretenir sur des tons nuancés selon la dynamique impulsée par la suite d'évènements qui constitue le fil de l'histoire. Ce premier peut s'avérer en premier lieu d'un ton conflictuel dans la mesure où l'affirmation de soi que veut exprimer l'individu ne pourra se faire qu'à l'issue d'une lutte acharnée. Et, dans un second temps, le processus d'identification peut s'effectuer progressivement sur le long terme d'une manière intégrative ; c'est-à-dire que l'identité, sans être totalement définie avec des contours bien dessinés, va pouvoir être revendiquée dans un échange plus ou moins pacifique entre le soi et l'autre. Nous pouvons constater par exemple ces deux cas de figure dans les manières dont s'était la décolonisation en Afrique. L'espoir de reconstituer une nation post-occupation coloniale a conduit chez les uns au choix de la voie de la violence et de la guerre ; tandis que, chez les autres, celui-ci a emmené autour d'une table et que l'indépendance a été retrouvée suivant nombreuses étapes de négociation, et pouvant même déboucher sur un référendum. Asserter que l'identité, étant ici comprise comme un résultat historique, est exclusivement le produit d'une opération individuelle peut appauvrir drastiquement notre réflexion au sujet de l'identité. Il s'avère impératif d'admettre, si l'on veut en tirer un intérêt par rapport à la présente discussion, que deux travaux est au moins en œuvre pour la formation identitaire. Le premier travail de formation identitaire peut de prime abord se focaliser sur la manière dont cette identité est définie et perçue par autrui alors que le second consiste au travail de constitution identitaire par soi. A titre de remarque, selon les courants d'idée majeure qui gagnaient le monde à travers les grandes époques de l'histoire, l'affirmation identitaire peut s'opérer soit davantage dans la prépondérance du premier type de travail, soit dans celle du second. Ce qui reste à retenir, c'est que cette double opération de configuration identitaire a toujours coexisté

et qu'il serait difficile de démêler une bonne fois pour toute de quelle manière un individu a pu s'identifier par rapport à certaines catégories construites et institutionnalisées au niveau des domaines de la vie où il peut exprimer son humanité. Si nous allons chercher comment tracer une voie conciliable pour dépasser l'opposition entre la vision essentialiste et existentialiste de l'identité, nous pouvons dire que chacune d'elle mérite leur part de respect à nos yeux dans la présente réflexion. Il faut bien dans un premier temps admettre que chaque individu, une fois arrivée au monde, est bel et bien accueilli par une réalité préexistante à lui. Ainsi, cette réalité qui le précède revêt souvent un caractère déterministe et conditionnant que l'individu en question ne peut pas totalement ignorer. Ceci dit, l'homme semble néanmoins jusqu'ici le seul être vivant capable de développer une capacité d'adaptation à des conditions et des milieux très diversifiés. Cela peut s'expliquer par le fait que nous, humains, nous nous distinguons de toutes autres espèces vivantes par notre faculté créative. L'homme peut inventer un système politique, voire une culture quoique passagère soit elle. En ce qui concerne la question de l'identité, le parcours historique de l'organisation sociale de l'être humain nous témoigne que l'homme passe d'une configuration identitaire assignée vers celle qui est plus construite, acquise. Dans cette dernière situation, les individus ont pu progressivement aménager plus de marge de manœuvre de sorte qu'ils peuvent résister tant bien que mal aux divers conditionnements sociaux extérieurs. Tout un chacun veut à présent écrire sa propre histoire et faire en sorte qu'on se définit soi-même à travers celle-ci ; mais comme nous venons de signaler, aucun individu ne peut vraiment sous-évaluer ou sous-estimer le cadre préexistant qui l'accueille en ce monde. Ce qui lui reste à faire donc, c'est plutôt de négocier avec sa finitude contextuelle et historique. L'homme ne peut qu'appartenir à une époque déterminée où des tas d'idéologies, d'évènements le survolent lui-même, son esprit, ou voire même influent sur la constitution de son propre « Moi », à l'image de sa personnalité, sinon de son identité. Or, une chose est sûre ; il demeure créatif et cherchera toujours à détourner la pression externe, globalisante par le biais d'une meilleure exploitation de sa faculté d'opérer un choix, de développer une stratégie. Il y en a même des auteurs qui parle de l'émergence d'un soi stratégique. En ce sens-là, le processus d'identification peut être réalisé dans une logique justement instrumentaliste où les étiquettes sociales que chacun veut assumer de porter vont pouvoir lui permettre de mieux s'adapter au monde à la fois globalement configuré et localement affirmé. En fait, nous ne pouvons contribuer à mettre davantage de lumière à l'endroit de la problématique de l'authenticité, passant par quelques points de débat identitaire, en répondant simplement à la question de nature comment recouvrir l'état original, sinon originel face à la secousse provenant de l'amalgame du global et du local au sein d'un même objet, d'un même phénomène, d'une même réalité. On doit aussi réfléchir sur la question de nature dans quelle mesure et jusqu'où serions-nous prêts à être inventif, stratège pour survivre dans cette compression spatiale.

Néanmoins, nous nous posons quand même une question : qu'y a-t-il en ce dit monde présent qui mérite tellement qu'on réexamine la subjectivité de l'individu contemporain ? Il convient de noter que s'en tenir uniquement à la compression spatiale dû à la globalisation serait une foulé trop modeste dans l'effort de prendre conscience des traits qui caractérisent le monde actuel. En fait, à part le fait de mettre davantage l'accent sur la complexité en s'intéressant à la crise, il serait aussi d'autant plus avantageux dans notre réflexion de ne pas oublier de vue le sens conventionnellement admis au terme de crise, c'est-à-dire dans son sens de la détérioration. Cela peut nous aider à révéler à quel point la situation de notre monde actuel est problématique. En ce sens, il nous arrive de se demander : si relever la configuration spatiale où nous vivons en ce moment ne suffit pas pour caractériser notre monde présent et pousser plus loin la dynamique de la discussion, quel autre élément est à mettre au jour ? Nous avons déjà remarqué un peu plus haut le double état d'esprit possible des observateurs face à la crise, on va

brièvement le rappeler ici pour davantage de fluidité dans notre enchaînement d'idées. Une acception voit la crise telle qu'un épisode sombre à la cyclique dans le cours de l'histoire qui pourrait atteindre un pic et retrouver la stabilité de façon d'un reboot systémique ; tandis qu'une autre voit en celle-ci un aspect inédit qui serait synonyme de temps révolu et aurait besoin d'un acte historique novatrice. Evidemment notre souci dans l'immédiat n'est pas de chercher à trancher définitivement sur cette double acception de la crise en s'intéressant à notre époque actuelle. Pour notre part, en réfléchissant sur ce point, nous dirons que s'agissant de l'époque moderne nous sommes arrivés à un stade critique de notre existence. Nous vivons désormais dans un « âge sombre » d'après les réflexions amorcées par René Guénon lors qu'il faisait référence à la conception indoue de temps cyclique humain (Guénon, 1994). A suivre l'idée de cet auteur, l'époque moderne correspond plus à une phase de notre vie où il est de plus en plus difficile pour l'esprit humain de garder une connexion avec, sinon d'incorporer les grands principes philosophiques de la vie. Dans un langage platonicien, nous nous éloignons drastiquement des mondes des Idées ; nous peinons à acquérir les sagesses, à retrouver et cerner les valeurs fondatrices de notre civilisation. Bref, nous sommes actuellement face à une impasse idéologique. Et cela peut être lié à un autre bouleversement qui marque le temps présent ; c'est celui même de la conception de la temporalité. Autrement dit, et de manière plus concise, nous assistons de plus en plus à une rupture avec le passé (Revault d'Allones, 2013). La génération présente se lance dans un processus de rejet de la tradition, des cultures des ères lointaines. Les savoirs et les pratiques légués par nos ancêtres sont abandonnés, sinon du moins mis de côté, au nom du progrès et de l'innovation. Cette génération serait résolue pour se projeter dans le futur ; celui qui est de plus en plus maîtrisé, chassé de toute incertitude. Ce qui fait place à un portrait de la situation actuelle pouvant être dressé comme suit : un passé renié et un présent mal pris en conscience. La crise de l'époque présente, moderne, est donc dans un premier temps celle d'une impasse idéologique à cause de la difficulté à se rattacher aux valeurs cardinales sur lesquelles sont basées les civilisations héritées jusqu'ici sans assurance de pouvoir retrouver ou reconstruire un système axiologique nouvellement adéquat. Ce qui implique le fait de ne s'en remettre qu'au futur jugé plus prometteur dans le sens d'un avenir certain, voire façonnable. La modernité présente a fait croire aux générations qui vivent en son sein une idée de maîtrise par l'homme de son monde par son esprit novateur intarissable. Dans un second temps d'ailleurs, le monde présent est de même en crise par rapport à la conception du temps et de la temporalité. Ainsi, on peut se demander en quoi tout cela peut être déduite en une situation concrètement décadente du temps présent. Sur la réalité concrète, donc, cette sensation actuelle de maîtrise étendue du monde actuel, au nom du progrès et de l'innovation, a entraîné la société actuellement dans une forme d'illusion technique. Les solutions pratiques qui semblent être données dans notre vie courante, et même au quotidien, nous enferment progressivement dans un mode de production et de consommation conditionnée autour de besoins et de confort matériel encore plus grandissant et plus pullulant. Chaque produit technologique proposé aux consommateurs se présenterait à eux telle une poupée russe infinie de façon à ce que le besoin immédiat assouvi par un tel renferme et en crée d'autres, ce de manière interminable jusqu'au point où on se retrouve encombré, voire ligoté, par l'univers matériel. Ce qui amène à alarmer que les avancées technologiques qui ont vu jour jusqu'ici nous ont conduit vers un mal-être et une solitude encore plus profonde. Prenons l'exemple d'une voiture, la majorité du temps occupée d'une personne au cas où il entretient une automobile est plus accordée à celle-ci qu'à ses proches et surtout sa famille. Et c'est loin d'être limité au véhicule. Ce phénomène est valable pour tout objet « High Tech » que nous possédons et entretenons. De ce fait, nous assistons aussi à ce qu'Ivan Illich appelle « contre-productivité » puisque les outils et les techniques s'en prennent davantage à l'autonomie de l'homme et même de la société (Tordjman, 2009). A ceci j'ajoute d'autres problèmes environnementaux plus directs et plus urgents à savoir celui de la pollution, de la

surconsommation énergétique, de l'épuisement des ressources naturelles et du coup en somme de la dégradation de l'écosystème naturel terrestre. Les efforts internationaux et transnationaux solidaires sont déjà un grand bond positif pour limiter au mieux tant qu'on peut les répercussions directes surtout sur les couches sociales très vulnérables.

Or, tous ces bouleversements semblent affecter aussi la manière de concevoir ce concept de crise même. Celle-ci, comme Paul Ricœur vient de l'interroger, tendrait à revêtir un trait permanent et constant (Ricœur, 1988). En d'autres termes, nous sommes portés à envisager que l'époque actuelle serait dans sa quasi-entièreté une ère de crise ; comme si celle-ci survient pour s'installer indéfiniment dû au fait que l'illusion d'épanouissement occasionnée par le progrès technique et l'esprit novateur fulgurant n'a pas assez aidé pour dissiper le sentiment d'insécurité offert par notre incapacité à déterminer et conditionner pour de bon le présent et le futur. Dans ce cas, les incertitudes à l'endroit de ladite maîtrise par l'homme de son monde actuel vu la situation que nous venons d'exposer porte à confirmer le repositionnement dans l'acception de ce mot-valise, presque une métaphore du terme de crise. Ce qui revient à dire qu'aborder le terme de crise entant que complexité serait intéressant dans le mouvement des réflexions et débats sur le plan académique.

Force est donc de marteler que l'homme ainsi que le réel qui s'offre à ses sens et sa conscience est beaucoup plus complexe et donc difficilement définissable et prévisible suivant des paramètres hétéroclites et éparses. La discussion qui va suivre traitera dans ce cas de la manière dont le choix et la stratégie du sujet-acteur va pouvoir se formuler parmi cette complexité.

### **Choix et prise de décision adaptés à la complexité**

Nous pouvons dire que cette idée de complexité nous a permis depuis le début de se frayer un meilleur angle d'attaque en ce qui concerne la réflexion à propos du sujet de la crise. Il convient ici de mettre plus de lumière sur le concept de pensée complexe prôné par Morin qui se trouve à la base de nombreuses propositions de réflexion, y compris celle qui porte sur la thématique de la crise, dont cet auteur ancien résistant essaye de nous faire prendre conscience. Il a justement déjà donné plusieurs conférences dans le but d'étayer davantage ce qu'il veut qu'on comprenne à travers cette pensée complexe<sup>1</sup>. Pour l'intérêt de la clarté de ce que nous allons avancer, il peut nous être d'une grande utilité d'évoquer d'abord les grandes lignes que le philosophe développe dans cette pensée. Alors, comme lui, il nous convient de prime abord de préciser que complexité n'est pas toujours synonyme de complication même si les choses complexes ne sont pas vraiment abordables par une approche simple. En fait, ce qui reste à retenir dans un premier temps de la complexité, à revenir sur son acception étymologique où complexe signifie « ce qui est tissé ensemble », c'est qu'adopter une pensée complexe pour mieux comprendre le monde actuel implique en même temps de mieux comprendre la nature et la dynamique des liens ainsi que leur enchevêtrement qui tiennent ensemble les différents éléments et acteurs qui constituent le système, en l'occurrence du système social. Dans ce présent positionnement, donc, l'observateur animé par la pensée complexe serait invité à rapprocher les différents éléments, et dans ce sens à prendre en considération les diverses dimensions de la réalité quoi qu'elles soient à première vue apparemment éloignées. Or, cette mise en lien des différents aspects de la réalité implique aussi de réfléchir sur la manière dont ces liens se constituent. Les liens complexes qu'entretiennent les éléments du système social

---

<sup>1</sup> Pour en savoir plus sur les conférences données par Edgar Morin, Cf. par exemple USI Events. (2014, 20 Juin). Le défi de la complexité-Edgar Morin, à l'USI [Vidéo]. Youtube. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=6UT57Jm371w>

peuvent être abordés suivant plusieurs points de vue. Si nous poursuivons donc dans cette approche cybernétique de la complexité, nous pouvons signaler la coexistence de la force destructrice et créatrice dans le maintien en équilibre du système. A titre d'exemple, sur le plan psychanalytique, l'esprit humain est cohabité par deux pulsions majeures en espèce de la pulsion de mort et celle de la vie. Ce type de figure complexe peut nous amener à expliquer les différentes prouesses dont un être humain, tant en pire qu'en meilleur, est capable de faire ainsi que ses changements d'humeur. Si nous revenons sur le rapport entre l'individu et le monde actuel reconfiguré par la dualité complexe local/global, nous pouvons dire que le courant globalisant porte en lui ses propres forces à la fois constructrices et désintégratrices vis-à-vis de l'humanité. Sa force constructrice réside dans le fait que ce courant globalisant laisse devant l'homme différentes possibilités, offertes par la multiculturalité des sociétés dans le monde de réagir face à la transformation de la réalité globalisante et de se montrer plus créatif dans son petit coin localisé. En revanche, la force destructrice du courant globalisant se situe là où l'incertitude du temps présent l'emprisonne dans un constant sentiment d'angoisse qui étouffe l'esprit humain au point d'être moins créatif.

Il semble que cette créativité s'avère être l'enjeu actuel de l'adaptation de l'homme face au monde actuel prise dans le complexe spatial constitué par le global et le local. Chez chaque individu, cette créativité se reflète davantage par ses choix et ses prises de décision. Un des points focaux sur lequel Morin prend appui dans sa promotion de la pensée complexe qu'il juge potentiellement chère aux décideurs de notre temps, s'agit de l'incertitude. C'est-à-dire que désormais il est plus difficile de prévoir et de prédire les choses à l'avance. Ce qui ne laisse d'autre choix à chaque acteur que d'être plus souple. L'auteur auquel nous nous référons ici depuis le début de notre développement, nous révèle bien que chaque choix fait, chaque décision prise semble davantage maintenant « un pari ». Cela s'explique par le fait que chaque action humaine est la partie intégrante d'un écosystème d'actions qui des fois, voire simultanément, peuvent entrer en conflit ou se mettre en connivence. Ce qui implique en ce sens qu'une fois qu'un individu a pris une telle ou telle décision ou a choisi d'entreprendre telle ou telle action, il est fort probable que celle-là échappe à son contrôle exclusif et venir s'engrainer dans un dynamique donnant lieu à une suite d'événements imprévus, sinon à divers effets pervers. D'où l'importance capitale de tenir compte des différentes dimensions que peut composer une réalité ou un phénomène dans l'affrontement de ce monde complexe.

De ce fait, de quelle manière l'acteur peut à présent réagir et donc décider de ses actions tenant compte de cette complexité ? En restant sur le fil des propos avancés par le philosophe et sociologue résistant, nous pouvons argumenter de la même façon que lui, et dire que chaque décision prise devrait être suivie d'une stratégie. Si, la décision programmatique, elle est issue d'une planification selon différentes échelles d'objectifs ; une décision stratégique, quant à celle-ci, doit se faire en tenant compte de l'incertitude, et étant comprise comme élément intégré dans un écosystème d'actions provoquant des événements imprévus. A part la capacité d'agir et de décider, il importe alors en même temps de réfléchir à sa réactivité. Cependant, espérer avoir une certaine lucidité pour cette dernière implique aussi la conscience des liens existant entre les faits et les contextes de natures diverses soutenus par la vision du monde selon une pensée complexe. C'est ici que réside un autre grand défi qui se pose aux acteurs de l'époque actuelle. L'esprit humain a été toujours cultivé et formé selon une logique de classification, de catégorisation, et donc de décomposition alors qu'adopter une vision complexe des choses exige le rapprochement, la mise en lien entre les sphères de la vie. Avoir l'habileté de prendre une décision stratégique complexe implique ainsi une réforme de l'éducation. A y mettre quelques mots, il est vrai que l'ère actuelle doit beaucoup à la division de travail social qui a participé considérablement à la fondation et la formation des institutions

qui ont marquées l'évolution de l'humanité. Mais les spécialisations accrues semblent montrer désormais ses revers cloisonnant chacun des individus dans des sous-secteurs d'activité et les conduisant quasiment à l'isolement. Le chavirement des particules d'acteurs isolés ainsi que leurs efforts hétéroclites par les courants globalisants leur rendant parfois paumé dévoile bien leur vulnérabilité. Il va falloir faire quelque chose. Que faire concernant cette réforme de l'éducation ?

Notre auteur de référence dans cette contribution est même allé plus loin concernant cette discussion sur la réforme éducationnelle à la vue d'une meilleure adaptation à la complexité. Morin, lui a proposé des contenus programmés pour les apprentissages au niveau des établissements de différents niveaux allant des collèges jusque même dans les universités. Ces programmes proposés auprès des institutions formelles portent sur des thématiques où l'on peut retrouver ces différents liens et différentes interdépendances entre les dimensions des phénomènes. Il sollicite même la participation dans ce sens à cet effort de la part tous ceux qui se sentent acquis par cette approche complexe du monde actuel. Pour notre part, nous comptons contribuer à animer les réflexions dans cet élan de réforme de l'éducation en s'efforçant de creuser une autre piste. Plus précisément, cela consiste à insuffler depuis une éducation réformée la culture de l'intelligence collective. Force est à cet effet d'admettre que chaque individu bien que créatif et porteur de remarquable capacité d'adaptation soit-il, peut se trouver quand même dans l'embarras pour absorber et traiter une trop grosse quantité d'informations amenées par les courants globalisants. Un dicton en dit déjà assez et d'une manière très consistante sur l'intelligence collective : « personne ne sait tout mais tout le monde sait forcément quelque chose ». Par définition, elle peut désigner le déploiement des efforts, des compétences de manière collaborative et solidaire afin d'optimiser, voire de maximiser les résultats obtenus à l'issue des travaux effectués. On entend parler dans la majeure partie du temps de ce concept d'intelligence collective dans le domaine du management, du développement des ressources humaines au sein des entreprises et des différentes organisations. Il serait maintenant temps que tous les acteurs de toute part prennent conscience, et ce depuis le jeune âge, de cet impératif de se rapprocher et d'agir de concert. Face justement à la globalisation laissant place à une nouvelle configuration de la spatialité. Tout type de savoir mérite grande considération qu'il ait débouché d'un procédé scientifique et technique ou qu'il ait pris forme d'une manière plus située, plus localisée. Il convient entre temps en ce sens de noter que chaque connaissance prise isolément dans sa singularité n'a pas grand intérêt et n'attire donc ici davantage d'attention. Les maître-mots dans cette réflexion sur l'intelligence collective ; ce sont l'interaction et la communication. Qu'on les rende plus fluides et moins conflictuelles. Cependant, force est de prendre garde face à un risque d'engloutissement des acteurs dans le tout interactionnel produit par la collaboration<sup>2</sup>. Ils pourront y perdre son autonomie et n'être plus vraiment conscients de ses responsabilités. La compression spatiale à laquelle nous sommes en train d'assister actuellement peut être une opportunité plus que jamais de se sentir tous près les uns des autres et de faire en sorte que les compétences et les actions développées se relient pour les meilleures prises de décisions possibles.

## Conclusion

---

<sup>2</sup>A part ce problème, on peut aussi souligner le risque d'une forte indécision vue que l'avis de tout le monde compte laissant place souvent à des discussions interminables. Cf. Chiquet, B.M. (2019) « Pourquoi l'intelligence collective ne suffit pas ». Harvard Business Review. Consulté le 31-03-2022 à l'adresse <https://www.hbrfrance.fr/chroniques-experts/2019/03/24863-pourquoi-lintelligence-collective-ne-suffit-pas>

Ce texte n'a pas été rédigé dans le but de présenter un quelconque résultat de travail de recherche de terrain ou d'étude de cas. Il a justement fait suite à une volonté de proposer une réflexion qui contribue à l'effort de placer le concept de crise dans un champ de vision académiquement plus profitable sur le plan épistémologique d'abord. Nous avons aussi voulu ici qu'aborder la crise d'une autre manière nous est d'un intérêt considérable face à la nouvelle configuration spatiale complexe (celle de l'imbrication entre le global et le local) de notre époque. Cette thématique de la crise a de même éveillé en nous une étincelle de réflexion, celle qui a déjà pu entraîner le philosophe français Edgar MORIN à formuler certains de ces discours marquants. Celle-ci s'agit de nous rendre plus conscients des nombreux liens complexes qui existent, voire coexistent, entre tous les êtres, y compris l'homme et la nature ; et entre les différents aspects que peut revêtir la réalité, en l'occurrence sociale. Cette dernière prise de conscience nous a fait déboucher à la réflexion sur l'importance de l'extension de l'usage du concept d'intelligence collective au-delà du niveau organisationnel mais tout aussi dans l'ambition d'une réforme de l'éducation. En revanche, devant ce très grand défi, l'auteur que nous avons même susmentionné a avoué faire de son mieux à l'égard de la conscientisation des acteurs de la complexité du monde présent dont les courants globalisants font illustration ; ce qui sous-entend qu'il reste encore du travail nécessitant beaucoup d'efforts communs et solidaires. Notre présente contribution ne représente encore qu'un centimètre d'avancée dans cet élan. Il nous arrive aussi donc de se demander comment déployer des efforts de concert, dans une atmosphère moins tendue, face aux différentes inégalités sociales, sur une échelle locale ou globale, qui pourraient accentuer l'éloignement entre les acteurs en plus des cloisonnements sectoriels et disciplinaires ?

## **Bibliographie**

Chiquet, B.M. (2019) « Pourquoi l'intelligence collective ne suffit pas ». Harvard Business Review. Consulté le 31-03-2022 à l'adresse <https://www.hbrfrance.fr/chroniques-experts/2019/03/24863-pourquoi-lintelligence-collective-ne-suffit-pas>

Cutarello, P. et Rinaudo, C. (2002) « Mode d'articulation du 'Local' et du 'Global' dans les dynamiques d'identité urbaine. Mise en image et mise en critiques de la 'Côte d'Azur' » [Rapport de recherche] URMIS. Halsh-01104090.

Devigne, M. et Geffroy, B. (2012), « Articuler le global et le local ». In Bretesché, S., & Krohmer, C. (Eds.), « Fragiles compétences ». *Presses des Mines*. doi :10.4000/books.pressesmines.1376

Dobry, M. (2009). « Sociologie des crises politiques : La dynamique des mobilisations multisectorielles », *Presses de Sciences Po*.

DUBAR (Claude). - *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*. Paris : PUF (Le lien social, VII), 2000. - 239 p

Guénon, R. (1994) *La Crise du Monde moderne*, Ed. Folio.

Ilich, Ivan, (1973), *La convivialité*, trad. française, Paris, éditions du Seuil, in *Œuvres complètes*, (2004), Paris, Fayard.

Morin, E., 1968. « Pour une sociologie de la crise », *Communication, La prise de la parole*, numéro thématique, pp. 2-16

Revault d'Allones, M. (2013) « Ce que dit la 'crise' de notre rapport au temps », *Vie Sociale*, N°2, pp. 39-51. [www.cairn.info](http://www.cairn.info) consulté le 25/08/2022.

Soubiran, J. « C., Dubar. La crise des identités. L'interprétation d'une mutation. », *L'orientation scolaire et professionnelle* [Online], 30/2 | 2001, Online since 21 July 2016, connection on 31 March 2022. URL : <http://journals.openedition.org/osp/5231> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/osp.5231>

Tordjman, H. (2009) « La crise contemporaine, une crise de la modernité technique », *Revue de la régulation*, N°10, <http://doi.org/10.4000/regulation.9456> [www.openedition.journals.com](http://www.openedition.journals.com) consulté le 20/08/2022

Wiewiorka, M.(2009) « La sociologie et la crise : Quelle crise et quelle sociologie ? » *Cahier International de Sociologie*, n°217, pp. 181-198

## MEDIAGRAPHIE

USI Events. (2014, 20 Juin). Le défi de la complexité-Edgar Morin, à l'USI [Vidéo]. Youtube.  
URL :<https://www.youtube.com/watch?v=6UT57Jm371w>

AFD – Agence Française de Développement. (2020, 30 Novembre). Edgar Morin : Agir dans la complexité, la voix d'Edgar Morin. [Vidéo]. Youtube.  
<https://www.youtube.com/watch?v=ComvKQ0zHdA>